

et révoltés à la pensée que des mains françaises allaient applaudir le génie d'un allemand.

L'éclectisme de l'esprit français a triomphé d'un fanatisme outré, et c'est aujourd'hui non seulement la musique de Wagner à laquelle on bat frénétiquement des mains, mais c'est la littérature incendiaire d'un jeune écrivain socialiste allemand qu'on vient de glorifier sur l'une des scènes parisiennes.

On se doute que les féroces revendications d'un socialiste n'ont rien de folâtre. Le but du drame est de nous prouver que, dit Francisque Sarcey :

« L'ouvrier est horriblement malheureux, qu'il ne gagne pas de quoi manger et que, quand l'homme a faim, il se révolte, pille, brûle et tue. C'est là une vérité de fait, la seule que l'auteur berlinois ait prétendu mettre dans son jour. Et déjà il me semble que son œuvre, à ne constater qu'une vérité de fait, sans indiquer même comment on pourrait lutter contre cette fatalité de la misère, perd en grandeur ce qu'elle va gagner en intensité. Les tableaux qui vont se succéder sont très âpres, très violents, ils accablent l'imagination et serrent le cœur ; mais l'émotion qu'on ressent a quelque rapport avec celle qu'on éprouve à voir en plein fleuve sombrer un bateau tout plein de passagers, à qui l'on ne peut porter secours. Elle est poignante, elle n'est pas artistique. C'est le corps qui parle au corps. »

Aussi le gouvernement prévoyant tout le mal que pourraient faire ces déclamations séditieuses, a-t-il interdit la continuation des représentations des *Tisserands* au Théâtre Libre. M. Antoine cependant, encouragé par le succès de la pièce allemande a, dit-on, l'intention d'ouvrir la saison prochaine avec le *Lever de soleil* du même auteur.

A ce sujet, la *Nouvelle Presse Libre*, de Vienne, fait ces remarques tant soit peu ironiques :

« M. G. Hauptmann a accompli ce prodige que les journaux français s'occupent sérieusement de la littérature allemande et qu'un homme qui veut, aujourd'hui, être bien coté sur les boulevards ne doit pas seulement siffloter l'Incantation du feu de la *Valkyrie*, de Richard Wagner, mais doit encore savoir que Schiller et Heine ont existé. »

Au théâtre des *Bouffes Parisiens* une société de jeunes hommes de lettres a convié l'élite des écrivains français à la représentation de *Pelléas et*

*Mélisande*, œuvre d'un belge, M. Maeterlinck toute imprégnée d'un mysticisme vague et incohérent. La manière d'écrire dont cette pièce est un échantillon, s'appelle la littérature symboliste. C'est une succession de tableaux et de phrases inexpliqués, qui ne tendent qu'à faire naître dans l'âme du spectateur des impressions fortes de mélancolie intense, d'effroi ou de charme poétique, de grâce fraîche et naïve. On sait que cette forme ou ce déguisement de l'art existe aussi en peinture. S'est-on assez moqué des tableaux symbolistes. Dans une pièce de Meilhac, un artiste de l'école symboliste offre en vente un tableau dont le haut est d'un jaune nuancé rappelant vaguement un coucher de soleil, la partie inférieure offre une dégradation de tons bleus ; le rapin, famélique fait valoir son œuvre à un acheteur.

— Mon tableau a cela d'original, plaide-t-il, que vu de cette manière il représente le ciel et la mer. Maintenant si, fatigué de contempler toujours la même perspective, vous voulez bien renverser le cadre (il exécute lui-même le mouvement qui met le bleu en haut et le jaune en bas) vous avez le désert et le ciel !

Alors le client de répondre après un moment de réflexion :

— Ma maison n'est pas grande, je ne prendrai que la moitié de votre toile. Faites porter le ciel chez moi.

M. Schurman, un ancien impressario, vient de publier les *Tournées artistiques*, portant en sous titre : la *Patti, Sarah, Coquelin*. Il n'y a rien de plus amusant. M. Schurman, qui s'est retiré des affaires, livre le secret de ses trucs, et il conte sur ses pensionnaires des anecdotes à faire pâmer de rire. Je crois bien, entre nous, que ces histoires sont un peu arrangées pour l'effet. Mais le comique en est irrésistible.

Métcore.

